2 Augustin maître spirituel

Job, au gré des notes d'Augustin

1 *Job, par-delà le bien et le mal*

Le *Livre de Job* invite à une interrogation essentielle et toujours actuelle sur la coexistence du mal et du bien, de la souffrance et de l'espérance, et sur la place et le rôle de Dieu dans ce combat. Que signifie le « pari » entre Dieu et le Satan que ce beau texte nous rapporte ? Job, homme juste, intègre, craignant Dieu, est frappé des pires malheurs dans ses affections, ses biens, sa chair. Le récit nous conte son acceptation, puis sa déréliction et sa révolte, qui s'arrête à temps, et enfin sa compréhension du dessein divin, sa rencontre avec Dieu qui le rétablit dans son intégrité.

2 *La puissance d'une complainte séculaire*

Le *Livre de Job* est à la fois un livre sacré et un grand texte poétique. Comme tous les livres sacrés, il invite le lecteur à la ferveur mystique et à l'ivresse de la transcendance ; comme tous les textes poétiques, il le pousse à l'exercice de toutes ses facultés, il en excite le sens et l'imagination critique. D'un côté, le contact avec le divin, de l'autre, l'excès des paroles de Job ; d'un côté, la création du monde, de l'autre, l'épreuve de Job ; d'un côté, le drame de la théologie la plus sublime, de l'autre, l'histoire matérialiste de la libération de l'homme.

Pendant plus de deux mille ans, cette contradiction du *Livre de Job* a été fortement ressentie. En ce sens, le livre lui-même est un cas unique et exceptionnel parce qu'il nous arrive, sous la forme que nous lui connaissons, à la suite d'élaborations, de corrections et d'ajouts successifs, c'est-à-dire

après une lutte afin d'en imposer l'interprétation orthodoxe construite pendant cinq siècles. À l'époque chrétienne, l'histoire de l'interprétation du *Livre de Job* est tout aussi continue et variée : de Paul à la patristique, de la philosophie thomiste à la théologie de la libération, ce sont tour à tour l'exaltation de la résurrection de la chair ou celle de sa pénitence, l'exercice des vertus théologales ou la propagande de l'humanisme chrétien qui se sont retrouvés au centre de la lecture qui en était faite, ou de la polémique qui s'y est ancrée.

Les interprétations laïques et matérialistes ne dérogent pas non plus au phénomène puisque Job y apparaît soit comme un sage stoïque, soit comme une figure prométhéenne, soit encore comme l'expérience passionnante d'une conception irrationaliste du monde. Reconnaissons que c'est ce point-là qui rend la lecture contemporaine passionnante. Certes, Léviathan et Béhémoth ont bien disparu de la pensée postmoderne sans laisser le plus petit sillage d'écume à la surface. Aujourd'hui, alors que le vent de l'histoire recommence à souffler et que les cosmogonies redeviennent actuelles, ouvertes aux passions de l'homme pour la vie, le progrès de mœurs, la considération des questions sociétales et pour l'égale dignité des personnes, Job travaille : il demande qu'on lui rende raison du mal, du blasphème, il proteste contre l'exploitation des faibles par les nantis, il défie le pouvoir. Avec Job, on descend au plus profond de son humanité vouée à la corruption du mal, du malheur, de la souffrance et de la mort, et on remonte au plus haut de son expérience éthique jusqu'à se retrouver en face de Dieu lui-même. L'actualité du travail de Job, c'est cela : le fait de se reconnaître capable de construire un monde nouveau, un monde divin. Job ne rachète pas, il libère.

3 *Une histoire littéraire composite*

Le *Livre de Job* se présente comme un texte étrange, en partie en prose, en grande partie en poésie, avec des déséquilibres internes évidents. Il présente au moins cinq couches de composition. La première couche est très ancienne et consiste en un récit folklorique qui correspond aux parties en prose (au début et à la fin) dans lesquelles on ne raconte rien de plus que la richesse, la catastrophe et la restauration de la fortune de Job. Dans ce discours traditionnel, il est probable que la figure du Satan était initialement absente – elle dut en effet être introduite plus tardivement, afin d'éviter que la tentation de Job ne soit mise en œuvre directement par Dieu. La deuxième couche comprend une grande partie du poème qui est inséré entre les parties en prose, et constitue le lien théologique entre la disgrâce et la restauration de la fortune du pieux Job. C'est le cœur du livre : on y trouve la confrontation entre Job et ses trois premiers amis et une bonne partie de l'intervention de Dieu.

C'est une couche datable du VI^e ou du V^e siècle av. J.C. Une troisième couche est composée de passages mythiques et cosmogoniques en particulier la partie sur les monstres (Léviathan et Béhémoth), qui proviennent de sources très anciennes. Ces passages sont liés à des traditions cananéennes. Une quatrième couche, clairement distincte, comprend les dialogues d'Élihou, le quatrième interlocuteur de Job. Ce personnage a été introduit dans le texte vers le IV^e siècle, afin d'atténuer sans doute la violence du débat entre Job et ses trois premiers adversaires. Il fait montre d'une conception théologique plus évoluée, complétant la réponse à des objections précédentes qui avaient été faites à Job. Une cinquième couche du livre correspond enfin à « l'Hymne à la sagesse », c'est-à-dire au chapitre 28 : il s'agit certainement d'un ajout du II^e ou du III^e siècle av. J.C. qui est contemporain des livres sapientiaux.

4 *La postérité de l'œuvre*

Les premières générations chrétiennes accueillirent favorablement la personne de Job, en qui elles virent un exemple sans pareil de persévérance, de patience et de foi. Dans son épître, Jacques écrit : « Voyez : nous proclamons bienheureux ceux qui ont de la constance. Vous avez entendu parler de Job et vous avez vu le dessein du Seigneur : car il est miséricordieux et compatissant » (Jc 5,11).

Paradoxalement, cet éloge obscur exprimé très tôt en faveur de Job le transformera en prédécesseur du Christ Jésus et suscitera la suspicion des commentateurs rabbiniques à l'égard de ce personnage qu'ils considéraient comme non-juif bien qu'il fût résolument fidèle à YHWH.

Saint Augustin affirmera, d'une manière peu convaincante reconnaissons-le d'emblée, que Job avait prophétisé la venue du Christ et Grégoire le Grand le proposera comme un modèle de conduite digne d'un grand respect. L'érudit juif médiéval Maïmonide (1135-1204), dans un grand élan de lucidité exégétique, affirmera que ce récit doit être interprété comme une parabole et qu'il convient de lui donner une signification symbolique, alors que Thomas d'Aquin (1228-1274), qui viendra après lui, affirme dans un commentaire élaboré qu'au contraire, le livre de Job doit être vu comme présentant une histoire authentique. Au moment de la Réforme protestante, Martin Luther écrit que la confession où Job se prosterne et s'humilie devant la puissance du Seigneur est une preuve de sa sainteté et, selon Jean Calvin, on trouverait dans ce livre une préfiguration de la doctrine de la résurrection de la chair et la confirmation d'une ultime application dans l'au-delà de la justice divine.

Des mouvements de pensée religieuse contemporains ont accordé une importance excessive aux chapitres 38 à 40, où Dieu dévoile sa toute-puissance. La beauté et la grandeur de la nature, ainsi que notre devoir de protéger la planète que nous habitons, sont des idées essentielles dont il importe à présent que nous nous convainquions.

5 *Les Annotations sur le livre de Job de saint Augustin*

Saint Augustin n'a donné aucune indication sur la date de ces prises de notes. Au mieux, dans ses *Révisions*, il les place entre les ouvrages qu'il a composés vers l'an 400, et les met un peu avant son traité contre les lettres de Pétilien qu'il a écrit lorsqu'Anastase occupait le siège de Rome, c'est-à-dire pas plus tard que 402.

Voici ce qu'Augustin dit lui-même de ce travail inachevé, dans le livre II des *Révision*, au chapitre XIII :

> « Le livre intitulé : Annotations au livre de Job, doit-il passer pour mien, ou n'est-il pas plutôt de ceux qui, selon leurs moyens ou leur volonté, l'ont rédigé sur les notes marginales de mon exemplaire ? Je ne le déciderais pas aisément. Ces notes ne peuvent plaire qu'à un très-petit nombre d'esprits intelligents ; encore se rebuteront-ils nécessairement du grand nombre de passages qu'ils ne comprendront pas ; dans beaucoup d'endroits, en effet, les textes mêmes qui sont expliqués ne sont pas reproduits de façon à ce que l'on vît clairement le sujet de l'explication. Ensuite la brièveté des observations engendre une obscurité telle que le lecteur la peut à peine supporter ; car il lui faut passer beaucoup de choses sans s'en rendre compte. Enfin, dans nos livres mêmes, j'ai trouvé cet ouvrage tellement rempli de fautes que je ne pourrais le corriger et que je ne voudrais passer pour l'avoir publié, si je ne savais qu'il est entre les mains de mes frères, à l'affection desquels il avait été impossible de le refuser. » (*Révisions* 2,13)

On peut ajouter au dossier de l'obscurité du texte d'Augustin la note de Joseph-Maxence Péronne, le traducteur d'Augustin :

> « En voyant d'ailleurs l'obscurité de la version des Septante dont s'est servi Augustin, si différente du texte hébreu, et le texte hébreu à son tour, non moins obscur dans une multitude de versets, on s'estime mille fois heureux quand on est catholique d'avoir une version des Écritures qu'on sait avoir été approuvée par un tribunal infaillible et dirigé par l'Esprit-Saint[1] ! »

[1] J.-M. Péronne, dans *Œuvres complètes de saint Augustin*, vol. 8, Paris, Vivès, 1871, p. 110.

Cette sacralisation du texte de la Vulgate par une autorité pontificale infaillible si caractéristique de la fin du XIX[e] siècle, surenchérit sur le respect naturel des Pères pour tous les textes bibliques, quelles qu'en soient les traductions.

6 *La figure de Job chez Augustin*

Malgré le caractère lapidaire de l'œuvre qui n'offre guère de confort de lecture, Job demeure pour Augustin une figure inspirante. Job incarne le Juste par excellence, le serviteur de Dieu, le modèle de la fidélité à Dieu par-delà les épreuves traversées. Augustin lie la figure du Juste à celles de Noé et Daniel, dont Ézéchiel (14,14) dit qu'ils seront les seuls à être sauvés. Le titre de l'œuvre lui-même montre bien qu'il s'agit d'annotations marginales sur un exemplaire de la Bible que lisait Augustin et qui n'étaient pas destinées à la publication. L'intérêt de la lecture de cet ouvrage se situe donc à un autre niveau que celui d'un commentaire complet. Comme le note Pierre Cazier, « faute d'y trouver un commentaire complet du *Livre de Job*, l'intérêt majeur de ces annotations est de nous faire pénétrer par effraction dans le secret du cabinet de travail de saint Augustin, et de nous permettre d'apercevoir ses méthodes d'investigation. Accessoirement on pourra noter aussi les difficultés qu'il tentait de surmonter dans sa lecture[2]. »

[2] P. Cazier, *Lectures du Livre de Job chez Ambroise, Augustin et Grégoire le Grand*, *Graphè* 6 (1997), p. 90.

Augustin interprète souvent Job et ses souffrances comme une figure du Christ et de l'Église. Il est en ce sens un *exemplum*, un modèle de vie juste, un prophète annonçant la venue du Christ. Mais les commentaires d'Augustin comme ceux d'Ambroise et de Grégoire le Grand se situent fort loin de nos préoccupations modernes, marquées par la protestation d'innocence de Job et son refus obstiné de se reconnaître coupable, avec la réponse de Dieu au milieu de la tempête qui ne le contredit pas à ce sujet mais lui suggère de changer de perspective pour considérer les mystères de la Création face auxquels ses protestations d'innocence ont peu de poids.

Pour les Pères de l'Église, l'interprétation se situe dans le domaine spécifique de la morale dans la mesure où elle veut répondre au problème de la souffrance et de son sens pour celui qui est juste. Mais elle présente le modèle de Job comme celui qui sait supporter une épreuve grâce à la consolation apportée par l'Écriture. Avouons que notre lecture actuelle ne favorise guère cette perspective puisque Job, avant la rencontre avec Dieu, ne parvient pas à comprendre le sens des malheurs qui l'accablent, le message des amis lui semblant totalement inadéquat. En étudiant les trois commentaires d'Ambroise, Augustin et Grégoire le Grand, il apparaît que Job

ne pouvait pas affronter Dieu, puisqu'il était dit dès le prologue que Job n'avait pas blasphémé. Les discours de Job, si révolutionnaires qu'ils soient, restent en deçà du blasphème, de l'aveu même de Dieu qui se moque simplement de l'égarement voire de la sottise de Job, et il était impossible d'adoucir leur portée dans cette perspective.

7 *Prise de notes*

Le commentaire d'Augustin comporte le texte du verset sur lequel l'évêque d'Hippone réfléchit et les quelques phrases, très brèves, qui s'y rattachent. Il n'y a donc ni présentation d'une thèse, ni vision générale, ni conclusion qui nous auraient permis d'appréhender un futur traité. Un exemple suffira à comprendre l'originalité de ces annotations.

Augustin se contente de citer les uns après les autres les versets du *Livre de Job* et d'en ajouter son propre commentaire, bref et lapidaire, dans un sens nettement allégorique. Même si la partie de Job peut sembler linéaire et susceptible d'être interprétée au sens littéral (en utilisant des expressions comme « c'est-à-dire », « donc », « ce qui veut dire », « on peut l'entendre »), ou en réécrivant le verset au sens où Augustin le comprend (par exemple dans le commentaire du verset de Job 3,5 : « *Qu'elle soit couverte de ténèbres et de l'ombre de la mort*, qu'elle soit couverte par cette vie qui est l'ombre des châtiments à venir »), elle est immédiatement soumise à une interprétation allégorique parce que Job est le modèle de ceux qui, dans le monde chrétien, souffrent et se purifient de leur faute. Un esprit moderne pourrait concevoir une telle méthode dans un texte en prose, malgré les difficultés de la traduction du texte grec et la non moins grande difficulté d'adapter ce texte à la rhétorique du texte hébraïque. Néanmoins, cette méthode voit sa difficulté redoubler dans la partie poétique du livre, c'est-à-dire sur plus de 39 chapitres, sur les 42 que comporte le *Livre de Job*.

Prenons le commentaire de Job 9,22-24 qui voit Job s'en prendre à la toute-puissance divine sur l'empire universel.

> « C'est tout un, je l'ai bien dit : il extermine pareillement l'homme intègre et le criminel. Si un fléau répand soudain la mort, lui se moque de la détresse des innocents. Un pays est-il livré aux mains du criminel, il met un voile sur la face de ses juges. Si ce n'est lui, qui est-ce donc ? »

Augustin justifie la position de Dieu qui permet les tribulations des hommes afin que nul d'entre eux ne s'appuie sur ses propres forces par une fausse idée de grandeur de puissance. Les justes seront bien persécutés par

les impies, mais uniquement dans leur corps et non dans leur âme, quand Dieu permettra qu'ils soient sous leur domination. Augustin conclura en disant que si ce n'est pas Dieu qui juge le juste et l'impie, qui donc pourra être leur juge ?

C'est justement cela qui pose problème au questionnement contemporain. Si Job ne veut pas la justice parce que la justice n'est pas possible, alors que veut-il ? Dieu semble imposer la raison du plus fort et rit du malheur de l'homme. Ayons à l'esprit ce thème : le rire de Dieu. Pour l'instant le sarcasme de Dieu est ce qui le destitue de son rôle de juge : c'est en cela que consiste l'accusation de Job. Ce que Job veut commence à s'ébaucher : avant toute chose, effacer l'ambiguïté de cette figure divine qui est à la fois juge et adversaire. Dieu est donc réduit à un adversaire, rien qu'à un adversaire. Il n'y a plus juge qui tienne, tout comme il n'y a plus ni fonction ni matière de la rétribution. La doctrine de la rétribution plonge justement ses racines dans l'expérience spirituelle la plus ancienne de l'humanité et son antienne (« Qu'ai-je fait pour mériter cela ? ») ressurgit dans les consciences contemporaines les plus athées. La charge contre cette vision du monde, développée par le *Livre de Job*, est unique par sa vigueur intellectuelle et explique la familiarité qu'inspire le livre au cours de l'histoire de sa réception, même auprès de ceux qui ne l'ont pas lu. Dieu semble donc bel et bien garantir l'impunité aux criminels. Dieu rend la prière inutile, Dieu égalise et même aplatit dans la mort. Le scandale est encore plus grand si l'on prend en considération la société : Dieu est le signe de l'injustice sociale la plus évidente, la plus féroce et la plus profonde. Le chapitre 24 hurle la rage humaine face à cet état de choses : la rage et le désespoir, dans les ténèbres, dans la misère et dans les malheurs les plus terribles. La pensée moderne, aux antipodes de celle des Pères de l'Église, voit donc Job s'élever comme une puissance devant la puissance divine. Et de conclure sur l'innocence et l'honnêteté de Job.

8 *Une œuvre inachevée pour un livre à la postérité inentamée*

L'intérêt que le lecteur moderne trouvera aux *Annotations* d'Augustin se situe dans cette mise à distance des questionnements et des tentatives de réponse que soumet Job. Même si ce n'est plus tout à fait notre lecture actuelle de Job, c'est une lecture possible du livre tel qu'il se présentait à un chrétien du Ve siècle. L'œuvre restera donc inachevée et l'on ne peut qu'être frustré de ne pas avoir reçu des mains d'Augustin un ouvrage pédagogique et didactique. Gageons qu'Augustin aurait été capable d'enseigner à la lumière du récit de la vie de Job, l'ensemble du message chrétien, du dogme à la

morale quotidienne, à des auditeurs largement ignorants des nombreuses et passionnantes problématiques soulevées par ce livre.

Augustin est sûr que Job accepte les heurs et les malheurs de Dieu avec une égale confiance en Dieu. Il ne peut comprendre à la lettre l'envolée initial du poème où Job voudrait voir abolis les deux jours initiaux de son existence humaine, à savoir le jour de sa conception et celui de sa naissance, pour se retrouver comme un avorton au Shéol. Ceci est inconcevable à la foi chrétienne tout comme le désir de voir abolie sa propre vie humaine, le chrétien ne pouvant ignorer que l'essentiel de cette vie est l'attente de la vie éternelle et que si Dieu nous envoie ses châtiments, c'est pour nous donner le moyen de nous purifier de nos fautes avant l'échéance finale. Job devait donc reconnaître sa faute. Le soupçon de la pensée contemporaine ne peut admettre cela sans poser la question du drame de la foi. Ce n'est pas un hasard si Job parle comme un parfait matérialiste, et c'est son corps qui sera cédé, parce que c'est à partir de celui-ci, de son état de prostration extrême, du gouffre sans chair où il se trouve que son cri de douleur et de foi est parti.

Sylvain GASSER
Augustin de l'Assomption (Paris)